

PIERRE SAUREL

Voleur à 13 ans !



BeQ

Pierre Saurel

Diane la belle aventurière # 036

Voleur à 13 ans !

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 469 : version 1.0

Voleur à 13 ans !

Collection *Diane la belle aventurière*

gracieuseté de Jean Layette

<http://www.editions-police-journal.besaba.com/>

I

– Écoutez les gars, moi j'ai quelque chose à vous proposer.

– Quoi donc ?

– L'été prochain, on veut se former un vrai club de softball. Seulement, on n'a pas de place pour pratiquer. Il faut aller au parc et c'est loin.

– On peut pratiquer dans le champ, monsieur Sirois nous le passe pour au moins cinq ans.

– Justement, il nous le passe, mais nous ne pouvons le laisser comme ça. De plus, il nous faut des chandails...

– Tu as quelque chose à nous proposer ?

– Oui.

Tous les jeunes écoutaient.

– Ici, nous sommes 17 dans le moment. Sur les 17, quels sont ceux qui ne travaillent pas à passer

les ordres ou quelque chose du genre.

Trois se levèrent.

– Les autres, vous pouvez facilement donner une piastre par semaine. Vous pourrez en parler à vos parents.

– Une piastre ? Il ne nous restera plus rien. Papa m'en laisse deux pour mes dépenses de la semaine.

– Eh bien, tu lui diras que tu as besoin de trois. Mais j'ai autre chose à vous proposer, pour ceux qui ne travaillent pas, ou encore qui travaillent mais qui ne peuvent toucher à leur argent...

– Parle, on t'écoute.

– Vous savez que des vieilles bouteilles et des vieux journaux, ça se vend.

– Oui.

– Nous allons nous mettre par équipes de deux. Nous allons passer tous les soirs, disons de quatre à cinq, par les maisons et demander de vieilles bouteilles et des journaux. Le samedi, les trois qui ne travaillent pas, devront aller vendre notre marchandise.

- Pour une fois, tu as une bonne idée.
- Comme les trois qui ne travaillent pas feront le gros de l’ouvrage, ça comptera pour leur part.
- On peut faire plus que 3 dollars.
- Tant mieux dans ce cas, on place tout dans la caisse. Alors nous sommes donc assurés d’avoir 17 dollars par semaine.
- On n’ira pas loin avec ça,
- Vous pensez ? Il nous reste deux semaines en novembre, plus les mois de décembre, janvier, février, mars, avril et même mai. On ne peut commencer à jouer qu’à la fin de mai. Mais il nous faudra les chandails avant ça, ne comptons pas mai.
- Ça fait 5 mois.
- Ou environ 20 semaines.

Le chef du groupe reprit :

- Plus les deux semaines de novembre. Donc, 22 semaines à 17 dollars...

Un des jeunes sortit son crayon et se mit à calculer.

– Ça fait 374 dollars.

Les gars sifflèrent, fort surpris du montant.

– Et ce n'est pas tout, en février, nous aurions plus de 200 dollars. Monsieur le Curé pourra expliquer notre cas, dire qu'on veut s'organiser un terrain de jeux et nous ferons une collecte dans la paroisse.

Un des jeunes demanda :

– Mais qu'est-ce que nous ferons de tout cet argent ?

– Il nous faut niveler le terrain, acheter ou construire de petites estrades.

Un des jeunes posa une objection :

– Une seconde, moi, il est possible que mes parents déménagent au printemps.

– Alors tu auras aidé une bonne cause. On n'est pas pour te remettre ton argent. Tout le monde voudrait faire la même chose rendu au printemps.

– C'est une bonne idée, moi j'approuve Denis, cent pour cent. On est capable de mettre un dollar

par semaine de côté.

– Moi aussi, je suis certain qu'on peut le faire.

Un plus vieux alors se leva.

– Écoutez, les gars, je vous écoute parler, c'est bien beau tout ça, mais cet argent, qu'est-ce que nous allons en faire ?

Denis reprit la parole.

– Il y a deux choses. On peut ouvrir un compte à la Caisse populaire et déposer l'argent toutes les semaines.

– Qui le déposera ?

– Moi, par exemple, mais pour le retirer, ça prendrait deux signatures.

– Et ta deuxième chose ?

– Garder l'argent ici et aller la porter à monsieur le Curé quand nous aurons un bon montant d'argent.

– Le garder ici dans notre local ?

– Oui, c'est une bonne idée. On peut mettre une boîte dans laquelle on dépose l'argent.

Tous approuvèrent.

– Monsieur le Curé s’apercevra que nous sommes sérieux et il nous aidera sûrement.

Le groupe de jeunes habitait à une extrémité de la ville où l’on ne trouvait aucun terrain de jeux et où les loisirs étaient rares.

Pourtant ils avaient réussi à s’organiser.

Un homme leur avait passé son sous-sol et les jeunes s’étaient donné la main.

Ils avaient fait la finition de la cave, mit un plancher de tuile. L’homme avait fourni le matériel et avait dirigé les travaux. La main d’œuvre ne lui avait donc rien coûté.

Les jeunes avaient ensuite installé dans la cave, des jeux que tous et chacun avaient fournis.

– Alors, c’est entendu, les gars, on commence samedi prochain ? Il faudra que samedi à sept heures, on ait tous déposé notre dollar.

– Entendu.

Denis Morin passait pour être un bon organisateur et un sportif dans la force du mot.

Le samedi, il apporta au local une boîte sur laquelle était écrit :

– Pour notre futur terrain de jeux.

La boîte avait un couvercle et Denis y avait apposé un cadenas.

– C’est parfait, firent les gars. Et puis, quand on a cinq sous de trop, on peut le déposer là-dedans.

Et le samedi, chacun donna son dollar. Denis entra ça dans un livre.

Les trois qui s’étaient occupés des bouteilles revinrent bientôt :

– On a vendu pour \$2.60. Il faut dire qu’on n’en a pas ramassé toute la semaine.

– C’est pas mal.

– Vous oubliez une chose, les gars, fit un autre. D’ici quinze jours, on ne pourra plus nous donner de bouteilles ou de journaux. Les gens n’en auront plus.

– On changera de quartier, c’est tout. Nous, toute la journée du samedi, on pourra en amasser

pas mal.

– C’est vrai.

Cette première semaine avait donc rapporté la somme de \$16.60.

– Ce n’est pas mal du tout. Déjà, nous pouvons songer à nos chandails.

– Et dans quelques semaines, on engagera quelqu’un pour niveler le terrain au printemps.

– On va se faire un beau terrain de jeux.

Et tous semblaient enthousiasmés.

*

Ce soir-là, Denis n’était pas du groupe devant ramasser des bouteilles.

Il se rendit au local afin de mettre un peu d’ordre, faire un peu de ménage.

– Il faut nettoyer ça de temps à autre, autrement, monsieur Trottier n’aimera pas ça.

Il descendit à la cave. Il regarda la boîte dans

laquelle se trouvait leur fameux argent.

– Il faudrait aller le porter à monsieur le Curé.
On doit déjà avoir un bon montant.

D’après le livre, il devait y avoir \$69.80.

– Mais je suis certain que d’autres ont dû
mettre de l’argent dans la boîte de temps à autre.
Moi-même, j’ai mis plus d’un dollar.

Il décida d’ouvrir la boîte et de tout compter.

– Si nous dépassons soixante-quinze dollars,
nous irons porter le tout chez monsieur le Curé.

Soudain il poussa une exclamation :

– Mais ce cadenas a été forcé.

En effet, il fermait très mal. Il essaya de
l’ouvrir avec la clef, mais ne réussit pas. Il tira
sur le cadenas et il s’ouvrit seul.

– Oh !

Il n’y avait que quelques dollars dans le fond
de la boîte, peut-être dix en tout.

– Quelqu’un nous a volés !

Juste à ce moment, il entendit un bruit de pas.

Il se retourna.

– Non, ne te dérange pas, Denis, c’est moi.
C’était monsieur Trottier.

– Qu’est-ce que tu as, tu es tout pâle.

Il montra la boîte.

– L’argent...

– Eh bien quoi ?

– On nous a volés !

– Hein ?

Monsieur Trottier semblait mal à l’aise.

– Tu n’es pas sérieux ?

– Oui, regardez vous-même. Il y avait plus de soixante-dix dollars dans la caisse. Il en reste à peine dix.

– Ça par exemple.

– Mais ça ne se passera pas comme ça.

– Une seconde, Denis, ne va pas t’emporter. Jamais tu ne retrouveras cet argent si tu te laisses emporter. Tu diras tout aux autres ?

– Évidemment.

– Et le voleur se tiendra sur ses gardes, n'est-ce pas ?

– Alors que conseillez-vous ?

– Il n'y a que toi qui es au courant ?

– Oui, monsieur Trottier.

– Eh bien, ne dis rien, pas un mot. Tu vas attendre, tu vas surveiller et le voleur cherchera certainement à renouveler son geste.

– Vous pensez ?

– J'en suis presque certain.

– Oui, mais il y a les autres, ils voudront peut-être déposer l'argent chez le curé.

– Trouve une raison pour ne pas y aller tout de suite. Tu n'as qu'à dire que le montant n'est pas assez fort pour l'impressionner.

– Et si on me demande de compter ?

– Tu diras que tu as vérifié. C'est tout.

– Mais alors, le voleur...

– Le voleur ne te demandera certainement pas ça. Tu peux être tranquille de ce côté-là.

– Je vous crois. En tout cas, je vais essayer votre plan, mais je ne puis rester ici nuit et jour.

– Naturellement. Je vais y songer moi aussi, Denis. Je suis là pour t'aider, tu peux compter sur moi.

II

Diane Roy, la belle aventurière, avait exercé plus d'un métier malgré son jeune âge. Elle avait voyagé, avait même fait des explorations, mais pour la première fois, elle s'était faite femme-lutteuse.

En effet, pour la première fois, à Montréal, on devait organiser un combat de lutte entre deux femmes.

Or, l'une des deux eut un accident de voiture.

Comme nous l'avons vu lors de notre dernier épisode le promoteur demanda à Diane de la remplacer. Diane était une athlète accomplie et elle savait lutter.

La belle aventurière n'accepta pas tout de suite et se fit longuement tirer l'oreille.

Mais le soir du combat, elle était là, dans l'arène, et avec son adversaire, elle donna un

excellent spectacle.

Après le combat, le gérant de Grace Foster, l'autre lutteuse, invita Diane et le promoteur Lanctot dans un grand restaurant.

C'est là qu'il offrit un excellent contrat à Diane.

– Nous pouvons partir en tournée. Je serais votre gérant et je vous promets que vous ferez des affaires d'or.

– Je regrette mais je ne puis accepter.

– Pourquoi ?

– À cause de mon travail à l'Entraide.

– Mais on peut trouver une autre secrétaire.

– Je ne suis pas une secrétaire. C'est moi qui ai charge de toute l'affaire. Nous nous occupons des hommes et des femmes qui sont sortis de prison et qui veulent se trouver du travail.

– C'est tout ?

– Non, ceux qui viennent nous demander de l'aide ne sont pas rares. Il y a les pauvres, les infirmes, les malades, les épouses d'ivrogne...

- Et vous réussissez ?
 - Oui, assez bien. Cependant, il faut toujours être sur nos gardes.
 - Pourquoi ?
 - Parce que ceux qui veulent nous exploiter ne sont pas rares.
 - Ah !
 - Vous voyez que je suis indispensable.
 - Vous pourriez entraîner quelqu'un.
- Diane réfléchit :
- Peut-être.
 - Eh bien, songez-y Diane et d'ici une quinzaine de jours, je vous écrirai et vous me donnerez une réponse définitive.
 - J'aime beaucoup voyager, voir du pays.
 - Avec moi, vous voyageriez, je vous en donne ma parole. Vous visiteriez les États-Unis en entier, l'Amérique du sud également. Plus tard, si vous le voulez, nous pourrions aller jusqu'en Europe.

– On change d’endroits tous les soirs ?

– Vous luttez environ quatre soirs par semaine. Nous nous installons dans un grand centre. Souvent, je prends un contrat pour trois ou quatre semaines avec un promoteur. Nous luttons dans la plus grande ville, une fois la semaine, et dans les petites villes aux alentours, les autres soirs.

– Comme ça, on peut passer un mois au même endroit ?

– Quelques fois plus, si vous remportez de gros succès. Bien des promoteurs ne veulent pas vous laisser partir, surtout quand vous remplissez les salles.

Et Brown continua :

– Vous êtes une des plus jolies filles que j’aie jamais rencontrées.

– Il a raison, fit Grace et avec un peu de pratique, nous pourrions donner encore un meilleur spectacle.

– Nous lutterions toujours l’une contre l’autre ?

– Dans les petits centres, oui, mais dans les grands, on rencontrerait d’autres adversaires.

– En tout cas, je vais y penser, monsieur Brown, et je vous donnerai ma réponse définitive.

– C’est ça.

Et la soirée se termina dans la joie.

– Nous partons demain matin à bonne heure. Demain soir, nous donnons une autre exhibition à Albany cette fois. Nous y resterons trois semaines et nous ferons toutes les petites villes aux alentours.

– Je vous souhaite bon succès.

Brown salua également Lanctot.

– Et si vous voulez tenter votre expérience une autre fois...

– Pas tout de suite. La Commission athlétique ne donne pas sa permission facilement.

– La Commission athlétique ne devrait pas s’occuper de ça. La lutte n’est plus un sport mais un spectacle.

– Vous avez bien raison.

Diane entra chez elle, un peu fatiguée.

– Je vais sûrement m’en ressentir demain matin.

Elle se coucha aussitôt. Le lendemain, elle avait un peu mal aux reins, de plus, ses bras et ses jambes étaient engourdis.

Elle se donna un bon massage à l’alcool.

– Demain, je ne m’en sentirai plus.

Elle alla au bureau. Mais en chemin, elle acheta les journaux pour lire la critique.

Les journalistes semblaient avoir aimé le combat.

Mais elle oublia bien vite cette aventure pour se replonger dans les problèmes de l’Entraide.

Il était environ dix heures lorsque la secrétaire lui annonça :

– Il y a un tout jeune homme qui désire vous voir.

– Qui ?

– Denis Morin.

– C’est quelque chose de spécial ?

– Oui, il dit avoir besoin d’aide et que c’est urgent.

– Bon, faites-le entrer.

Quelques secondes plus tard, le jeune Denis Morin passait dans le bureau de Diane Roy.

– Mademoiselle Diane Roy, c’est vous ?

– Oui. Votre nom est Denis Morin, n’est-ce pas ?

– En effet.

– Eh bien, que puis-je faire pour vous, monsieur Morin ?

– Mademoiselle Roy, j’ai besoin de votre aide.

– À quel sujet ?

Il parla du club de jeunes qu’il avait fondé.

– Mais c’est une excellente idée.

– Oui. On peut dire que tout le monde est enthousiasmé, même nos parents.

– Alors qu’est-ce qu’il y a qui ne va pas ?

– Nous avons amassé tout près de soixante

dix dollars. Hier après-midi, après la classe, j'étais seul. J'ai voulu ouvrir la boîte pour savoir combien il y avait exactement, et je me suis rendu compte qu'on l'avait forcée.

– Quoi ?

– Il restait à peine dix dollars à l'intérieur.

– Dix dollars ?

– Oui, mademoiselle. C'est clair que le voleur est un des jeunes de notre club. Lequel, je l'ignore.

– Avez-vous rapporté le vol à la police ?

– Non.

– Pourquoi ?

Denis hésita, puis :

– Mademoiselle Roy, celui qui a commis ce vol ne l'a pas fait pour mal faire, sans aucun doute... il n'a pas réfléchi avant de prendre cet argent.

– Possible.

– Je crois même qu'il remettrait cet argent s'il l'avait, mais un montant de soixante dollars, ça

ne se trouve pas facilement.

– Je suis entièrement de votre avis.

– D’un autre côté, s’il ne reçoit pas une bonne leçon, il recommencera sans doute. Si je préviens la police, ce sera un scandale pour les parents. J’en ai parlé à monsieur Trottier.

– Qui est Trottier ?

– Le propriétaire de la maison où se trouve notre local.

– Qu’est-ce qu’il a dit ?

– C’est lui qui m’a conseillé de surveiller la cave, de ne rien dire aux autres et d’essayer de prendre le voleur sur le fait.

– Et vous croyez pouvoir réussir ?

– Non.

– Comment ça ?

– Je ne réussirai pas, parce que je ne puis être là nuit et jour. Nous avons tous une clef de la cave.

– Mais alors, ce monsieur Trottier n’est pas en sûreté.

– Attendez, il a fait poser une serrure à sa porte qui donne dans la maison.

– Ah bon !

– C’est pour ça que j’ai pensé venir vous voir, mademoiselle Roy. Je sais que vous aidez les pauvres, les jeunes... il y en a un qui est peut-être en train de se perdre, mais vous pouvez le sauver.

Diane murmura :

– Je puis essayer.

Puis elle demanda :

– Vous n’avez pas de classe, aujourd’hui ?

– Oui.

– Alors comment se fait-il que...

– J’ai tout conté à mon professeur, je lui ai dit mon intention de venir vous voir et il m’a donné congé, pour l’avant-midi.

– Eh bien, votre affaire m’intéresse, jeune homme.

– C’est vrai, mademoiselle Roy ?

– Oui. J’ai toujours aimé les jeunes qui ont de

l'initiative. J'espère que nous réussirons à nous deux à démasquer le voleur.

Puis elle expliqua :

– Vois-tu Denis, il y a beaucoup plus en-dessous de cette affaire.

– Comment ça ?

– Pour moi, le jeune qui a volé a été entraîné par un autre.

– C'est possible. Alors, vous allez vous en occuper ?

Diane se leva.

– Passe dans l'autre pièce, jeune homme. Je vais toucher un mot à ma secrétaire, puis, je partirai avec toi.

– Où irons-nous ?

– À votre local, je veux voir l'endroit exact où se trouve la boîte, etc...

– Bien, mademoiselle Roy.

Diane alla trouver la secrétaire.

– Je dois partir, peut-être pour une heure. Si

vous avez le temps, pouvez-vous dépouiller le courrier.

– Même les lettres adressées à vous personnellement ?

– Oui, car elles le sont presque toutes.

– Bien, mademoiselle.

– Si je ne suis pas de retour à onze heures et demie, eh bien, je ne reviendrai qu’après dîner.

– Entendu.

Diane sortit avec le jeune homme.

– Je suis venu ici en bicycle.

– Dans ce cas, donne-moi l’adresse, je vais prendre un taxi et t’attendrai là-bas.

– Bien, mademoiselle. Mais je vous préviens, vous allez attendre assez longtemps. Ça prend au moins une demi-heure.

– J’attendrai. Peut-être que j’en profiterai pour causer avec madame Trottier.

– Monsieur Trottier est là aussi. C’est un homme qui est à sa pension.

– Bon, nous nous reverrons là-bas.

Diane monta dans un taxi et donna l'adresse au chauffeur.

– Conduisez-moi à cette adresse le plus tôt possible.

– Bien, mademoiselle.

Lorsque Diane arriva, naturellement, le jeune Denis n'était pas là.

Elle sonna à la porte et une femme dans la soixantaine vint ouvrir.

– Monsieur Trottier est-il ici ?

– Oui, pourquoi ?

– J'aimerais lui parler. Je suis envoyé par Denis Morin, le chef des petits gars que vous recevez, en bas.

– Entrez.

Elle fit passer Diane au salon.

– Hermas, c'est pour toi.

Trottier arriva bientôt. Diane se présenta, puis :

– J’ai reçu la visite du jeune Denis Morin, il est venu me conter ce qui s’était passé en bas.

– Je lui avais dis de ne pas en parler.

– Pour moi, c’est différent. Il est venu me demander de l’aider à capturer les voleurs.

Madame Trottier se mêla à la conversation :

– Je l’avais toujours dit à Hermas. C’est bien beau de vouloir aider les jeunes, mais ça va t’attirer du trouble.

– Voyons, Émilie, ne te mêle pas de ça.

– Mon mari, quand il était jeune, était fou du sport. Eh bien, je crois qu’il est en train de retomber en enfance.

– Mais non, je veux aider ces jeunes qui n’ont pas d’endroit pour s’amuser, qui courailleraient les restaurants et les cinémas, si je ne leur avais pas offert la cave.

– De ce côté-là, votre mari a raison, madame.

Madame Trottier protesta :

– Raison, raison, c’est beau de dire ça, mais n’empêche que je ne vis plus, depuis qu’Hermas

m'a dit qu'il y avait eu un vol en bas.

– Tu sais bien qu'ils ne peuvent entrer ici, tout est bien fermé.

– Je le sais mais je suis inquiète quand même.

Diane fit tourner la conversation :

– Monsieur Trottier, je tiens à vous féliciter.

– Me féliciter, pourquoi ?

– Du conseil que vous avez donné au jeune Denis Morin. Il a très bien fait de ne pas tout raconter à ses camarades.

– Mais vous savez ce que craint Denis ?

– Non.

– Qu'on l'accuse.

– Mais il m'a l'air parfaitement honnête.

– Il l'est également, j'en suis certain.

Diane demanda :

– Est-ce que je puis voir le sous-sol ?

– Certainement. Venez.

Il descendit avec Diane.

– Il ne faut pas s’occuper de ce que dit mon épouse, vous savez. Elle a la manie de critiquer sur tout et sur rien.

– Ah !

Ils étaient rendus à la cave.

– Mais c’est très joli, dit Diane.

– Oui, j’ai fourni le bois, les panneaux, et les petits ont fait le reste tout seuls. Je les dirigeais.

– Vous êtes menuisier ?

– J’ai beaucoup travaillé le bois, mais j’étais professeur, mademoiselle.

– Ah bon.

– J’ai été obligé de laisser ma position, à cause de mon cœur. On m’a mis à ma pension. Mais je ne veux pas rester inactif.

– Vous faites bien.

– Tenez, leur boîte est là.

Diane la prit.

– Denis voulait changer le cadenas, mais je lui ai dit non, car de cette façon, le voleur saurait

qu'on s'est aperçu du vol.

– Vous avez bien fait.

Diane examina la boîte, tira sur le cadenas, l'ouvrit et regarda à l'intérieur.

– C'est tentant pour un jeune, évidemment.

– Oui, j'ai souvent dit à Denis de me confier leurs économies mais les autres ne voulaient pas. Faut croire qu'ils n'avaient pas confiance en moi.

Diane remit la boîte sur l'étagère. Juste à ce moment la porte s'ouvrit et le jeune Denis apparut.

– Qu'est-ce que tu fais ici, toi ? Tu n'as pas de classe, aujourd'hui ?

Denis expliqua à monsieur Trottier le pourquoi de ce congé forcé.

– Vous avez regardé la cave, mademoiselle Roy ? demanda le jeune garçon.

– Oui.

– Et qu'en pensez-vous ?

– C'est sans doute un des jeunes qui a pris l'argent. Trottier demanda :

- Qui voulez-vous que ce soit à part ça ?
- Vous ou votre femme mais je n’ose vous soupçonner.
- C’est mieux. S’il fallait, en plus de les aider, se faire accuser d’être des voleurs, j’abandonnerais tout.
- Vous savez bien qu’il n’est pas question de ça, monsieur Trottier.

Diane regarda sa montre.

- J’ai le temps de retourner au bureau.
- Vous ne faites pas autre chose ?
- Pas pour le moment, je vais réfléchir et trouver un moyen de ne pas manquer le coupable lorsqu’il se présentera.

Elle salua monsieur Trottier.

- Et vous êtes la bienvenue, mademoiselle.

Diane retourna au bureau.

En arrivant, elle entra dans le bureau du millionnaire Bercy.

- Bonjour, ma fille.

– Bonjour, monsieur Bercy.

– Qu'est-ce qu'il y a, un gros problème ?

Hector Bercy était le fondateur de l'Entraide. Sans son argent, maintes fois, l'Entraide aurait été obligée d'abandonner son secours.

Depuis un temps, cependant, les choses allaient mieux. Ceux qui s'étaient trouvé du travail grâce à l'Entraide, envoyaient souvent des sommes d'argent.

La caisse augmentait mais elle descendait presque aussi rapidement.

– Alors de quoi as-tu besoin, Diane, de l'argent ?

Et le millionnaire éclata de rire.

– Vous ne pouvez mieux deviner.

– Ah !

– Il me faut cinquante dollars et nous devons garder nos fonds.

– Cinquante dollars mais pourquoi ?

– Je vais vous expliquer.

Et Diane lui conta l'entrevue qu'elle avait eue avec le jeune Morin, puis, avec le propriétaire de la maison.

– Comme vous le voyez, tout le monde fait sa part.

– Une part inutile, puisqu'on se fait voler.

– Non, pas inutile, monsieur Bercy. Nous allons capturer le voleur et nous le forcerons à rembourser.

– Et si c'est un jeune sans le sou, qu'est-ce que vous ferez.

– Je me débrouillerai bien. Mais voilà, je veux qu'on force le voleur à commettre son coup le plus tôt possible.

– Pourquoi ?

– Dans le moment, il a l'impression qu'il a remporté une éclatante victoire.

– Et il voudra tenter sa chance à nouveau ?

– C'est ce que je crois.

Le millionnaire mit la main dans sa poche.

– Bon, je vais te le passer, mais c'est pour toi

Diane, car, je devine que ces jeunes ne sont que des vauriens.

– Oh ! vous vous trompez, monsieur Bercy.

– Tant mieux, si c'est vrai.

III

– Monsieur Trottier ?

– Oui ?

– Ici Diane Roy, vous êtes à la maison, cet après-midi ?

– Oui.

– Eh bien, je passerai, je ne sais pas au juste quand. J'ai à vous parler.

– Entendu, mademoiselle Roy.

Trottier raccrocha.

– Qui est-ce ? demanda son épouse.

– Mademoiselle Roy.

– Celle qui est venue ce matin ?

– Oui.

– Qu'est-ce qu'elle te veut encore ?

– Je te l'ai dit, elle s'intéresse à la cause des

petits...

– Et toi, tu t'intéresses à elle.

– Allons donc, ne sois pas ridicule.

– Essaie pas, j'ai vu tes yeux. Ils pétillaient comme des pétards de feu d'artifice.

– Tu rêves.

– Je ne rêve pas.

– Pour une belle créature, c'est une belle créature, mais t'imagines-tu que c'est pour moi qu'elle vient ici ?

– Non, je le sais bien.

– Alors ne critique donc pas toujours.

N'empêche qu'Herma Trotter fit soigneusement sa toilette, il descendit au sous-sol et attendit patiemment Diane.

Elle arriva vers trois heures.

– Tenez, monsieur Trotter.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Cinquante dollars.

– Pour moi ?

– Non, pour les petits. C’est un cadeau de l’Entraide.

– Vous avez bien fait de me le donner à moi. Je vais le mettre dans mon « safe » en haut.

– Mais jamais.

– Pourquoi ?

– Je suis prête à donner cinquante dollars mais il faut que cet argent aille dans la boîte.

– Mais le voleur...

– Justement, je veux qu’il soit tenté. Il ne vole sûrement pas quand il y a quelqu’un ici. Maintenant pouvez-vous me prêter un appartement pour un ou deux jours ?

Le bonhomme sursauta :

— Oh ! non, ma femme ne voudra jamais.

– Je vais payer.

– Ah ! Arrangez-vous avec elle, mademoiselle Roy, moi, je ne m’en mêle pas.

– Nous allons monter et je vais lui parler.

– Entendu.

Ils montèrent à l'appartement. Madame Trottier croyait sans doute que Diane était partie, car elle lança en entendant s'ouvrir la porte :

– Ne me dis pas qu'elle a fini par s'en aller ?

– Non, madame, je suis toujours ici.

Madame Trottier bafouilla, mal à l'aise :

– C'est que... voyez-vous, je n'aime pas voir mon mari dans la cave, c'est humide, il n'est plus jeune, et ses rhumatismes...

– Tu n'es pas gênée Émilie, je n'ai jamais eu les rhumatismes. Je ne connais pas ça.

– Tu n'en as pas eus, mais à ton âge, il faut faire attention.

– Madame votre épouse a raison. Vous devez être prudent.

– Tu vois, elle le dit.

– Maintenant, madame Trottier, c'est à vous que je voudrais parler.

– À moi ?

– Oui, madame... en particulier.

– Descends à la cave...

– Mais... mes rhumatismes ? dit son mari.

– Ce n'est pas pour une fois.

L'homme descendit à la cave.

– Alors qu'est-ce qu'il y a, mademoiselle ?

– Je ne voulais pas énerver votre mari, ce matin, je sais qu'il souffre du cœur.

– Ne me dites pas qu'il vous a conté toutes ses maladies ?

– Non, c'est le jeune Denis Morin qui m'a renseignée.

– Ensuite ?

– Je suis entièrement de votre avis, madame, il y a un grave danger si vous gardez ces jeunes ici.

– Ah !

– Mais vous ne pouvez pas non plus, les renvoyer.

– Alors ?

– Le meilleur moyen de vous protéger, c'est de capturer le voleur le plus tôt possible.

– Vous avez raison.

– Et pour ça, j’ai eu une fameuse idée, moi j’ai besoin de votre aide. Il va vous falloir jouer à la femme détective.

– Voyons donc, devenez-vous folle... euh, je veux dire que je ne serai jamais capable.

– Si, vous m’avez l’air d’une femme très intelligente. Vos yeux brillent, on sent que vous avez l’esprit d’observation.

– Vous trouvez ?

– Et puis, une femme non intelligente néglige sa beauté, tandis que vous...

– Quel âge me donnez-vous ?

– Cinquante peut-être cinquante-cinq...

– Eh bien, vous vous êtes trompée, fit madame Trottier. J’ai soixante-deux.

– Pas soixante-deux ?

– Oui.

– Ça me renverse.

– Dans mon temps, on vivait une vie plus

tranquille qu'aujourd'hui.

– Oui, pour ça, vous avez raison. Donc vous avez toutes les qualités pour jouer à la femme détective.

– Qu'est-ce que je devrai faire ?

– Vous connaissez tous les jeunes qui sont ici ?

– Oui, écoutez, ça fait tout près d'un an que je les ai dans les jambes.

– Vous allez souvent en bas ?

– Pas de saint danger. Je reste ici. Je ne veux pas être mêlée à leurs jeux.

– Tout d'abord, madame Trottier, j'avais l'intention de vous demander de me louer un de vos appartements pour un ou deux jours.

– Ah ! J'avoue que je n'ai pas grand place.

– Mais je viens de changer mon fusil d'épaule. Nous allons tout simplement installer un système de micros.

– Ah ! comment ça ?

– Je vais placer un micro en bas, près de la

boîte où se trouve l'argent.

– Ensuite ?

– Ici, il y aura un appareil. Quand il n'y aura plus personne dans la cave, ou du moins, quand vous croirez que tous les jeunes sont partis, eh bien, vous tournerez le bouton que je vous indiquerai.

– C'est tout ?

– Si quelqu'un va en bas et touche à la boîte, ça va faire beaucoup de tapage. Maintenant, voici ce que vous ferez. Vous regarderez partir celui qui sera venu.

– Et je l'arrêterai et j'appellerai la police ?

– Non, vous me direz son nom, tout simplement. Oh ! avant de me téléphoner, vous irez voir combien il y a d'argent dans la boîte.

– Bon, je suis capable de faire ça.

– Je puis compter sur vous ?

– Oui. Je suppose que l'appareil, vous allez l'installer dans la cuisine ?

– Oui, dans le jour, mais il a un long fil. Le

soir, vous pourrez mettre le haut-parleur dans la chambre.

– Le soir ?

– Oui, car il est possible que le voleur vienne également la nuit.

– Hé, vous me faites peur, là, vous.

– Vous n’avez rien à craindre pour l’instant. N’oubliez pas que les petits ont la clef, mais la clef du sous-sol, seulement.

– Quand allez-vous m’apporter ça ?

– Je vais essayer d’avoir ça d’ici une demi-heure. Le temps de faire un appel.

Diane se servit du téléphone de madame Trottier.

Elle appela son camarade, le jeune journaliste Michel Dupuis. Michel était fort occupé. Il continuait de travailler pour Ben Laurie, cet Américain qui avait fondé une compagnie de cinéma à Montréal.

– Michel ?

– Oui ?

- C’est Diane.
- Non, pas Diane, mais ça fait une éternité que je n’ai pas entendu parler de toi.
- Tu n’as qu’à m’appeler, sans-cœur.
- Je suppose que ce n’est pas tout simplement pour me dire bonjour que tu appelles ?
- Non, j’ai un service à te demander.
- Lequel ?
- Il me faudrait un micro, un amplificateur et un haut-parleur.
- Pourquoi ?
- Une cause spéciale. Il me faudrait ça le plus tôt possible et avec beaucoup de fil.
- Bon, je vais en parler à Ben. Tu peux attendre ?
- Oui.
- Michel revint au bout de quelques instants.
- C’est entendu. Quand vas-tu venir chercher ça ?
- Vous ne pouvez pas me l’envoyer porter

immédiatement ? Fais ça pour moi, Michel. Tu as une voiture.

– À quelle adresse ?

Diane donna l'adresse de la demeure des Trottier.

– Tu vas venir tout de suite ? Il est trois heures vingt. Il me faudrait ça dans dix ou quinze minutes.

– Bon, j'irai.

– Merci beaucoup.

– De rien, c'est Ben que tu dois remercier.

– Au revoir, à tout à l'heure.

Diane raccrocha.

– Il va venir me porter tout ça. Maintenant, je vais retrouver votre mari. Nous allons trouver un endroit pour passer le fil du micro.

Elle descendit à la cave. Elle expliqua son plan à Trottier.

– Comme ça, vous ne logerez pas ici ?

– Non, je ne plais pas particulièrement à votre

femme.

– Oui, j’ai cru voir ça.

– Je l’ai prise sur le côté orgueil et j’en ai fait ce que j’ai voulu.

– Vous êtes plus habile que moi. Moi, ça fait tout près de quarante ans qu’elle mène tout ici. Depuis le jour de notre mariage, ce n’est pas trompant.

– Comme je vous l’ai dit, j’ai su la prendre.

Diane expliqua son idée.

– Si je comprends bien, vous désirez cacher un micro non loin de la boîte ?

– Oui, et ce sera facile. On place la boîte sur cette tablette, ici il y a des livres, alors, derrière ces livres, il sera parfait.

– Je le crois, mademoiselle. Maintenant il faudrait que je puisse passer le fil quelque part.

Il regarda autour de lui.

– Mais je l’ai, regardez, il y a un petit jour le long de ce tuyau. Ça ne paraîtra pas du tout.

– Pas du tout, vous avez raison.

– Il tombe sous le lavabo dans la cuisine, ça va être parfait.

Diane disposa les livres. Elle venait de terminer sa tâche, lorsque madame Trottier l'appela :

– Mademoiselle Roy, il y a quelqu'un qui vous demande.

C'était un jeune homme. Il déclara à Diane :

– C'est monsieur Dupuis qui m'envoie. Il était trop occupé pour venir lui-même.

– Vous avez tout ?

– Un micro, un amplificateur et un haut-parleur.

– C'est bien ça. Il y a du fil ?

– Oui, il a même donné une boîte pour une extension.

– Merci bien.

Le jeune homme entra le tout dans la maison. Diane prit le micro et descendit dans la cave.

Elle plaça le micro derrière la pile de livres.

– Maintenant, le fil.

Monsieur Trottier monta sur un petit banc et cria :

– Émilie, attrape le fil qui va passer le long du tuyau. L’as-tu ?

– Oui.

– Tire un peu, pas trop, je te dirai quand arrêter.

Elle se mit à tirer sur le fil. Lorsqu’il fut assez bien tendu, Trottier lui cria :

– C’est parfait.

Diane demanda :

– Avez-vous un marteau et un clou ? Je veux fixer le micro pour ne pas qu’il remue.

– Bien.

Lorsque le tout fut terminé, ils montèrent en haut. Diane brancha le micro à l’amplificateur, puis fit la même chose avec le haut-parleur.

– Vous ne touchez pas à l’amplificateur.

– C’est ça, l’amplificateur ?

– Oui, je vais le régler. Vous n’aurez qu’à l’ouvrir. Quant au haut-parleur, il y a beaucoup de fil, vous pouvez le placer à l’endroit que vous désirez.

Diane tourna le bouton et une petite lumière rouge s’alluma.

– Voulez-vous descendre à la cave, monsieur Trottier ?

– Qu’est-ce que je ferai ?

– Parlez, puis remuez la boîte à argent. Compris ?

– Oui.

Diane tourna le bouton contrôlant le son. Bientôt, on entendit la voix de Trottier sortir clairement dans le haut-parleur :

– M’entendez-vous ?

Il était beaucoup trop fort. Diane le baissa un peu. Trottier joua avec la boîte et on entendit parfaitement le bruit métallique.

Trottier reparut.

– M’avez-vous entendu ?

– Oui, tout est parfait, monsieur Trottier. Alors, vous avez bien compris. Vous n’avez qu’à peser sur ce bouton. Surtout, ne touchez pas aux autres manettes et ne l’ouvrez pas inutilement. C’est un appareil extrêmement sensible et si on le brisait, ça pourrait coûter fort cher pour le faire réparer.

– Ne craignez rien, je n’y toucherai pas et ma femme non plus.

Diane les remercia encore une fois :

– Et s’il survient quelque chose, appelez-moi, soit chez moi, soit à l’Entraide.

Et elle laissa les deux numéros de téléphone.

IV

– Mes amis, un peu de silence, j’ai une excellente nouvelle.

On arrêta de jouer au ping-pong.

– Je vais laisser à monsieur Trottier le soin de nous l’annoncer.

Trottier prit la parole.

– Mes jeunes amis, cet après-midi, j’ai reçu de la visite. Je ne sais pas si vous savez ce que c’est que l’Entraide.

Quelques-uns connaissaient l’organisation.

– Eh bien, j’ai reçu la visite de mademoiselle Diane Roy.

– La belle aventurière ?

– L’actrice de cinéma ?

– Tout juste, fit Trottier.

– Chanceux !

Trottier reprit :

– Mademoiselle Roy a eu vent, par je ne sais trop qui, de votre projet d’organiser un terrain de jeux avec votre propre argent, avec vos économies. Elle vous encourage grandement à continuer.

Il y eut un petit silence. Trottier mesurait son effet.

– Et ce n’est pas tout, dit-il. Pour mieux vous encourager, elle m’a remis un don de la part de l’Entraide.

– Combien ?

Les cris jaillirent de partout.

– Cinquante dollars !

On se mit à applaudir. On criait, on jubilait.

– Pas cinquante ?

– Oui, cinquante dollars, mes amis. Mais mademoiselle Roy m’a imposé ses conditions. Je sais que vous avez déjà un bon montant d’accumulé, mais elle ne veut pas que vous fassiez les dépôts tout de suite.

– Pourquoi ?

– Parce que c’est elle-même qui viendra ouvrir la boîte, mais pas avant trois jours. Elle comptera l’argent que vous avez d’accumulé.

– On va la voir ?

– Oui, et ce n’est pas tout, probable qu’elle viendra avec un journaliste. Ça va vous aider dans votre campagne pour le printemps.

Tous applaudirent.

– Et maintenant je mets les billets dans la boîte.

Il les laissa tomber un à un. La boîte était placée de façon à ce que personne ne voit le cadenas, et jamais on ne la bougeait.

– Maintenant, vous allez m’excuser, mais il faut que je monte...

– Vous ne venez pas jouer une partie d’échecs, le père ?

– Non, ma femme m’attend. Quand vous serez mariés, vous autres aussi, vous devrez refuser de vous amuser.

*

Un à un, les jeunes quittèrent la cave. Morin avait promis à monsieur Trottier de sortir le dernier.

– Tu viendras me prévenir quand il n’y aura plus personne.

– Bien, monsieur.

Et Denis était allé prévenir Trottier.

– Ils sont tous partis. Mais pourquoi ce mystère, monsieur Trottier ?

– Pas un mot, c’est un secret, mon petit Denis, tu comprendras plus tard.

– Je l’espère bien.

Denis partit aussitôt, Trottier fit ouvrir l’amplificateur par sa femme.

– Et maintenant, on n’a plus à s’en occuper.

À onze heures, ils décidèrent de se mettre au lit et transportèrent le haut-parleur dans la

chambre.

– On laisse ça ouvert toute la nuit ?

– Oui.

Le couple ne tarda pas à s'endormir.

À sept heures, comme à l'ordinaire, Trottier se leva. Il transporta le haut-parleur dans sa cuisine et se fit à déjeuner.

Il était environ sept heures et demie lorsque soudain, il sursauta :

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

Il regarda le haut-parleur.

– Mais ça vient de là.

Il approcha son oreille. Il entendit un petit grincement.

– Pour moi, c'est son appareil qui grinche.

Mais tout à coup, il y eut un bruit de métal.

– C'est le voleur.

Le silence se fit à nouveau, puis il entendit comme dans un murmure :

– Dix, vingt, trente, quarante, cinquante.

Ce fut tout. Quelques secondes plus tard, un autre bruit de métal. On devait sans doute remettre la boîte en place.

– Il va sortir.

Rapidement, il s’approcha de la fenêtre de la cuisine. De là, il voyait la porte donnant sur la ruelle, la porte par où passaient les jeunes.

Il la vit s’ouvrir lentement, très lentement. Un jeune garçon en sortit. Trottier le regarda quelques secondes, puis :

– C’est Michel Aubin.

Il reconnaissait le petit Michel Aubin, un des plus jeunes du groupe.

– Par exemple. Je vais aller voir s’il a pris de l’argent.

Il descendit rapidement et ouvrit la boîte. Le cinquante dollars qu’il y avait mis n’y était plus. Les autres billets, cependant, étaient là.

– Il ne la vide jamais au complet.

Il remonta rapidement. Madame Trottier venait de s’éveiller.

– Qu'est-ce que tu fais dans la cave à cette heure-ci ?

– Notre voleur est venu.

– Hein ? Qui est-ce ?

– Michel Aubin.

– Voyons, tu veux rire, Michel est un des plus jeunes du groupe.

– Je te dis que c'est lui.

Trottier soupira :

– Pauvre petit, il n'est pas aussi fortuné que les autres.

– Ne le plains pas, veux-tu. S'il n'a pas d'argent, c'est parce que son père est un ivrogne.

– Et sa mère a quitté le foyer.

– À sa place, j'aurais fait la même chose. C'est pas drôle de vivre avec un type comme Aubin.

Trottier déclara :

– Je vais appeler mademoiselle Roy.

– Crois-tu qu'elle est chez elle ou au bureau ?

– Chez elle, elle a dit qu'elle ne commençait

son bureau qu'à neuf heures.

– Tu as raison. Laisse, je vais l'appeler moi, fit Émilie.

– Pourquoi ? Je suis capable de le faire moi-même.

– Justement, tu es trop capable. La nuit dernière, tu as rêvé et tu as parlé.

– Moi, j'ai parlé ?

– Oui, et deux fois, tu as murmuré le nom de Diane.

Le vieux se mit à rire.

– Bah ! ce n'est pas grave. Rendu à mon âge, c'est pratiquement tout ce que je puis faire, rêver.

Madame Trottier appela à l'appartement de Diane,

– Mademoiselle Roy ?

– Oui.

– Ici madame Trottier. Il y a du nouveau. Nous avons le nom de notre voleur.

– Comment, déjà ?

– Oui, mademoiselle. Venez tout de suite. Le petit vlimeux, il a pris cinquante dollars dans la boîte.

– Je finis ma toilette, je saute dans un taxi et je me rends à votre demeure.

– Bien.

Un quart d’heure plus tard, Diane arrivait.

Trottier lui conta ce qui s’était passé.

– Et vous avez reconnu le voleur ?

– Oui, mademoiselle Roy, c’est le petit Michel Aubin.

Madame Trottier enchaîna :

– Un petit voyou, s’il y en a un. J’ai toujours dit à Hermas de ne pas l’admettre dans le groupe.

Trottier arrêta sa femme :

– Tu juges trop vite.

– Comment, je juge trop vite ?

– Michel n’est pas si méchant...

– Non et comment appelles-tu ça, le vol qu’il a fait ? 110 dollars en quelques jours.

Naturellement, à tes yeux, c'est quand même un bon garçon.

– Je n'ai pas dit ça. Mais toi, tu juges Michel d'après son père.

– On le dit et on a raison. Tel père, tel fils.

– Pas dans le cas de Aubin.

Diane les arrêta.

– Qu'est-ce que vous reprochez aux parents ?

– Gustave Aubin est un homme qui a tous les défauts, fit Émilie.

– Il a sans doute des qualités...

– Bien cachées, ajouta son épouse.

– Il est ivrogne, il boit beaucoup. Il boit au point qu'il maltraitait sa femme continuellement. Elle est partie.

– Elle a quitté le foyer ?

– Oui.

– Quand ?

– Il y a à peu près deux mois.

Diane demanda :

– Les Aubin ont-ils plusieurs enfants ?

– Non, il n’y a que Michel. Il est resté avec son père.

– Comment font-ils pour vivre ?

– Oh ! ne me le demandez pas. Souvent, le jeune Michel ne va pas manger chez lui. Il reste à l’école et dit qu’il n’a pas faim.

Trottier demanda :

– Qu’allez-vous faire ?

Diane réfléchit, puis :

– Avant d’aller plus loin, j’aimerais causer avec Denis Morin. Peut-être en sait-il plus long que vous sur le jeune Michel.

– Vous pouvez toujours essayer d’attraper Denis avant qu’il entre à l’école.

Diane jeta un coup d’œil sur sa montre.

– Non, il est trop tard. Mais je vais me rendre quand même au collège.

– Vous n’allez pas le déranger dans ses études ?

– S’il le faut, oui.

– Par exemple !

– Je vous demande pour l’instant, de ne pas dire un mot de ce que vous avez appris. Je vous donnerai d’autres nouvelles d’ici peu de temps.

Diane sortit aussitôt. Elle se dirigea vers l’école, mais y arriva environ cinq minutes trop tard.

Les élèves venaient tout juste d’entrer dans leur classe.

Diane alla sonner au bureau.

– Je voudrais voir le Frère Directeur, s’il vous plaît.

– Un instant. Veuillez vous asseoir, madame.

– Merci.

Bientôt, un Frère, assez âgé parut.

– Vous désirez me voir ?

– Oui, Frère Directeur. Je ne sais pas si mon nom vous dit quelque chose, mais je suis Diane Roy.

– Et en quoi puis-je vous être utile, mademoiselle ?

– Vous avez parmi vos élèves, un garçon du nom de Denis Morin, n'est-ce pas ?

– Oui. C'est même un de nos meilleurs élèves, mademoiselle, et ça me surprendrait énormément que vous ayez quelque chose à reprocher à Denis.

– Mais je ne lui reproche rien, au contraire.

– Ah ! bon je trouvais ça curieux, aussi.

Diane demanda :

– Êtes-vous au courant que Denis Morin a fondé une sorte de club. Ils veulent un terrain de jeux...

– Oui, je suis au courant de tout ça, et j'approuve ces jeunes qui habitent à l'autre bout de la paroisse et qui sont obligés de marcher plus d'un mille avant de trouver un terrain de jeux.

– Ils ont formé une caisse dans laquelle toutes les semaines, ils déposent une certaine somme d'argent.

– Oui, Denis Morin m'a tout expliqué.

– Il vous a dit aussi qu'on avait pigé dans la caisse, en un mot qu'on l'avait volé ?

– Non, pas lui, mais son professeur m'en a dit un mot.

– Je fais partie d'un bureau qu'on appelle l'Entraide et Denis...

– L'Entraide... mais oui, j'ai entendu parler de ce bureau. On en dit beaucoup de bien.

– Eh bien, Denis m'a demandé de faire une enquête afin de découvrir le ou les voleurs. Mon enquête est terminée.

– Vous avez découvert le voleur ?

– Oui.

– Qui est-ce ? Un jeune que nous connaissons ?

– Frère, permettez-moi de garder le secret. Je ne voudrais pas salir inutilement une réputation.

– Je vous comprends.

– Ce petit a commis une erreur et j'espère qu'il n'est pas trop tard pour le ramener dans le droit chemin. J'aimerais justement à causer avec

Denis Morin à son sujet. Est-ce possible ?

– Nous n’aimons pas déranger les élèves durant leurs heures de cours, mais vu que c’est un cas très particulier.

Il appuya sur un bouton.

– Denis Morin est demandé au bureau du Frère Directeur. Denis Morin est demandé au bureau du Frère Directeur. Puis, il expliqua à Diane.

– Avec ça, je me fais entendre dans toutes les classes. C’est un système que j’ai fait installer, il y a à peine une semaine. On frappa à la porte.

– Vous m’avez fait demander, Frère ?

– Ce n’est pas moi, c’est mademoiselle. Le Frère se leva.

– Je vous laisse.

Il sortit et ferma la porte derrière lui.

– Il y a du nouveau, mademoiselle Diane ?

– Oui et je crois que nous avons deviné juste, Denis. Il s’agit sans doute d’un petit malheureux. Je connais ton voleur.

– Qui est-ce ?

– Michel !

– Pas Michel Aubin ?

– Oui.

– C’est impossible, mademoiselle Diane. Michel n’est pas un voleur. Il ne voulait même pas entrer dans le club. C’est mon meilleur ami.

Diane demanda :

– Pourquoi ne voulait-il pas entrer dans le club ?

– Parce que... enfin, parce qu’il n’est pas comme les autres, vous comprenez. Je l’amène souvent manger à la maison.

– Son père est pauvre ?

– Oui et non, il peut travailler, c’est un très bon menuisier, mais il travaille un jour par ci par là et passe son temps à boire. La plupart du temps, ils n’ont rien à manger à la maison.

– Et la mère est partie ?

– Oui. Oh ! Michel aurait dû la suivre, mais il n’a pas voulu quitter son père. Il m’a dit comme

ça : « Si papa reste seul, il va boire plus que jamais, il va mourir, et après tout, papa, c'est papa. »

– Comme ça, Michel mène une vie misérable ?

– Oui. Il ne travaille pas comme nous autres, en fin de semaine. Personne ne veut l'engager à cause de son père. C'est pour pouvoir le faire entrer avec nous que j'ai proposé cette histoire de vente de bouteilles.

Denis se prit la tête à deux mains.

– Il me semble que c'est impossible. Mais qu'est-ce qu'il a fait de tout cet argent-là ?

– Je l'ignore. Mais pour moi, il a volé parce qu'on l'a forcé à le faire.

– Son père ?

– Je ne sais pas, peut-être. Il faudrait que je parle à ce jeune Aubin. Mais j'ai peur qu'il refuse de dire la vérité.

Diane se leva.

– Maintenant que j'en sais passablement long sur lui, je vais m'occuper de son père.

– Comment allez-vous faire ?

– Ne vous inquiétez pas. Donnez-moi son adresse.

– Il habite en chambre. Un vrai trou. Le père ne paie que six dollars par semaine pour ça. Souvent, il est en retard, mais la concierge n’ose pas le mettre à la porte car elle ne trouverait personne d’autre pour habiter là.

– Retournez à vos études, Denis, et surtout, pas un mot.

– Entendu, mademoiselle Roy.

Denis sortit du bureau, Diane remercia ensuite le Frère Directeur et prit congé.

Sitôt qu’elle fut dans la rue, elle chercha une cabine téléphonique. Elle signala rapidement un numéro.

– Allô, Michel ?

– Oui.

– Écoute, j’ai besoin de toi, mon vieux. Peux-tu venir me rejoindre immédiatement ?

– À quel endroit ?

Diane regarda autour d'elle.

– Il y a un restaurant au coin de la rue Lemont et Notre-Dame, je serai là. C'est complètement dans l'est.

– Entendu, je vais faire ça le plus tôt possible. La belle aventurière n'avait pas eu le temps de manger. Aussi, en entrant au restaurant, elle commanda : ,

– Un œuf frit, deux rôties et un café, s'il vous plaît.

– Ce ne sera pas long, mademoiselle.

Diane alla s'asseoir dans une cabine. Bientôt, on lui apporta son déjeuner. Elle mangea très lentement. Pourtant lorsqu'elle eut terminé, Michel n'était pas encore là.

Elle commanda un autre café, et elle allait prendre la première gorgée lorsque la porte du restaurant s'ouvrit. Le journaliste-acteur de cinéma, Michel Dupuis, apparut.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– J'ai besoin de toi, pour sauver un homonyme.

– Je ne comprends pas.

– Un petit bonhomme qui s'appelle Michel tout comme toi. Seulement, lui, c'est Michel Aubin.

– Qu'est-ce qu'il a fait ?

– Il doit avoir 14 ans, environ, et en une semaine et demie, il a volé plus de \$ 110.00.

Le journaliste sursauta :

– Dis donc, il n'y va pas de main morte.

– Non, mais je crois qu'il n'est pas tout à fait responsable de son acte. Pour moi, on le force à voler.

– Tu crois ?

Diane lui conta tout ce qu'elle savait.

– C'est embêtant pour une femme de faire enquête sur le père du petit Aubin. Toi, tu peux t'en charger.

– Avec plaisir.

Michel déclara :

– Ma voiture est devant la porte. Viens.

Ils montèrent dans la voiture du journaliste. Quelques minutes plus tard, ils arrivaient devant une maison à l'aspect très misérable.

– Reste ici, je vais aller m'informer.

– Très bien.

Michel alla frapper à l'appartement de la concierge.

– Est-ce que monsieur Aubin est ici ?

– Non, monsieur. Pour moi, il doit être parti pour la journée.

– Comment ça ?

– La dernière fois, il est entré à la maison, ivre-mort. Pour moi, ça va être la même chose aujourd'hui.

– C'est bien possible.

Michel demanda :

– Savez-vous où il boit ?

– La plupart du temps, il se tient à la taverne. C'est juste au coin. Mais il est peut-être ailleurs, j'sais pas, moi.

– Merci, madame.

Michel descendit.

– Tu as mis le doigt dessus, Diane.

– Comment ça ?

– C’est le père qui a l’argent. Maintenant reste à savoir s’il force le petit ou si ce dernier le fait de bon cœur.

– Où est monsieur Aubin ?

– Probablement à la taverne.

– Peux-tu le surveiller et prête-moi ta voiture. Moi, je vais causer avec le petit Michel lorsqu’il sortira de la classe. Entendu, mais tu viendras me prendre ici ?

– Ne crains rien.

Diane laissa Michel Dupuis sur le coin de la rue et s’éloigna aussitôt. Le journaliste se dirigea vers la taverne.

Il n’y avait pas beaucoup de monde.

Dans un coin se trouvaient cinq ou six hommes qui causaient à voix très haute.

Un peu plus loin, un type occupé à lire son journal, et c'était tout.

– Il doit être dans ce groupe-là.

Il alla s'asseoir non loin d'eux et écouta les conversations.

– Où as-tu pris cet argent ?

– J'ai frappé un contrat, hier, et le type m'a donné cinquante dollars d'avance. On fait des affaires, ou on n'en fait pas.

– Et tu vas le remplir, ton contrat ?

– J'sais pas. Asteur que j'ai l'argent... le type pourra toujours venir le réclamer. Il saisira mes guenilles. Ça m'est égal, moi, ça me donnera la chance de changer.

Les autres se mirent à rire.

– Il n'y en a pas deux comme le père Aubin.

Michel se retenait pour ne pas aller l'accoster, crier devant ses amis, que cet argent qu'ils buvaient tout, était le fruit d'un vol commis par un enfant.

– Pauvre petit. Il est bien pris avec un père

comme ça, se disait Michel.

Ils continuèrent de boire puis un des types se leva.

– Il faut que j’entre à la maison, autrement, la femme m’en voudrait si j’arrive en retard pour le dîner.

– Pas moi, j’en ai plus de femme.

– Non, mais tu as un fils.

– Bah ! il mangera à l’école. Les Frères lui donnent toujours quelque chose. Moi, j’ai pas faim... j’ai soif et je veux fêter ça.

Et il montra les billets de banque.

Quand il n’y en aura plus, eh bien, il y en aura encore.

*

Diane avait stationné sa voiture tout près de l’école.

Les élèves se mirent à sortir par groupes.

– Denis n’est pas là.

La vérité c’est que Denis Morin cherchait Michel Aubin. Il le trouva dans la cour.

– Tu ne vas pas manger chez toi, Michel ?

– Non, je n’ai pas faim.

– As-tu déjeuné ?

– Non.

– Qu’est-ce que tu as, toi ?

– Mais rien, papa est sorti en même temps que moi, ce matin, je suis certain qu’il n’y a personne à la maison.

– Alors viens dîner chez moi.

– Non.

– Pourquoi ?

– J’aime pas qu’on me fasse la charité. Ça fait plusieurs fois que je vais manger chez toi.

– Ne fais donc pas ton orgueilleux.

Michel se décida à suivre Denis. Ils sortirent de la cour. Ils allaient s’éloigner lorsque Denis s’entendit appeler :

– Hou, hou, Denis !

Il se retourna et aperçut Diane au volant de la voiture.

– Viens avec moi, c’est une de mes amies, elle va peut-être nous faire monter dans sa voiture.

– Tu crois ?

Michel avait repris le sourire. Avec Denis, il alla jusqu’à la voiture.

– Qui est ton ami, Denis ?

– Michel Aubin.

– Ah ! j’ai beaucoup entendu parler de toi, Michel. Où vous en allez-vous, tous les deux ?

– Nous allons dîner.

– Alors, montez.

Michel demanda en prenant une place dans la voiture :

– Qui êtes-vous ?

– Mon nom est Diane Roy de l’Entraide.

– Ah ! c’est vous qui avez donné cinquante dollars à notre club ?

– Justement.

Puis, se tournant vers Denis :

– Je suppose que tu emmenais Michel manger chez toi ?

– Oui, mademoiselle.

– Eh bien, pour ce midi, tu vas me le laisser. Nous allons manger au restaurant, en tête-à-tête, Michel.

– Non, je préfère manger chez Denis.

– Michel, tu vas venir avec moi, car j’ai à te parler. J’ai quelque chose à te proposer.

– Ah !

– D’ailleurs, c’est moi qui paierai, ne crains rien.

Elle laissa Denis devant chez lui.

– À quel restaurant allons-nous ?

Diane ne répondit pas mais elle reprit rapidement le chemin du centre de la ville.

– Hé, n’allez pas trop loin, nous n’aurons pas le temps.

– En voiture, ce n'est pas long.

La voiture s'arrêta enfin :

– Mais il n'y a pas de restaurant ici.

– Non, c'est chez moi. Allons, viens, nous y serons beaucoup plus à l'aise pour causer.

– Chez vous ?

– Mais oui.

Ils entrèrent tous les deux.

– Installe-toi au salon, pendant que je mets mes plats au feu. Ça va prendre deux minutes.

Diane revint bientôt près du jeune garçon.

– Maintenant, Michel, nous allons causer. Il paraît que ça ne va pas très bien, chez toi.

– C'est Denis qui vous a conté ?

– Denis et les autres. L'Entraide s'occupe de cas dans votre genre.

– Non, vous ne pouvez rien faire pour moi. Laissez-moi tranquille. Je veux m'en aller.

– Non, tu vas rester.

– J'veux m'en aller et même si je pars à pied...

– Non, tu ne sortiras pas.

Diane se plaça devant la porte.

– Si vous ne me laissez pas partir, j’appelle la police.

Diane lui fit un petit signe.

– Vas-y, le téléphone est là. Ça m’évitera de l’appeler moi-même tout à l’heure. Vas-y, appelle-la.

Michel rit nerveusement.

– Je disais ça pour rire.

– Mais moi, je ne dis pas ça pour rire. Appelle-la et je leur dirai tout simplement que, si je te gardais ici, c’est parce qu’en quelques jours, tu as volé plus de cent dollars dans la caisse du club.

Michel fonça vers Diane, mais elle s’attendait à ça. Elle le saisit par un bras et le força à s’asseoir.

En tombant sur le fauteuil, Michel éclata en sanglots.

– Nous avons toutes les preuves qu’il nous

faut, Michel. Nous ne voulons pas te faire arrêter, nous voulons te sauver.

– Me sauver.

– Oui. Dis-moi la vérité, il faut que je sache tout, tout. Pourquoi as-tu volé ?

– C’est... c’est papa.

Il pleurait à chaudes larmes.

– Je m’en doutais bien.

– Papa va au club. Là, il rencontre les pères des autres garçons. Moi, je ne parle jamais, mais les autres parlent. Ils disent qu’il y a un club de jeunes qu’on a déjà beaucoup d’argent en caisse.

– Et puis ?

– Papa, un soir, est arrivé à la maison. Il m’a parlé calmement. Il m’a dit qu’il voulait cesser de boire, qu’il allait se chercher du travail et demander à maman de revenir. Mais pour ça, il lui fallait de l’argent.

– Et il t’a proposé de voler ?

– Oui, il m’a dit que, pour se trouver du travail, il lui fallait se vêtir proprement.

– Tu as accepté ?

– Non. Il a insisté. Il m’a dit qu’il m’achèterait un habit comme les autres en portent. Mais j’ai refusé.

– Et puis ?

– Là, il s’est fâché, il m’a frappé et m’a dit que si je ne revenais pas avec une cinquantaine de dollars, il me battrait encore plus. Il m’a dit qu’il ferait aussi arrêter maman par la police.

« Alors, j’ai décidé de voler. J’ai eu un peu de misère avec le cadenas, mademoiselle Diane.

« Puis, j’ai donné tout l’argent à papa. Mais il partit avec des amis et but... but... Il entra à la maison, ivre-mort.

« Avant-hier, il est retourné à la taverne, puis le soir, on a parlé du cadeau que vous aviez fait.

« Il est revenu à la maison. Il était comme enragé.

« Il m’a demandé de prendre cet argent. Il a dit :

– Ce n’est pas quelques dollars de plus ou de

moins. Si tu ne le prends pas, j'irai moi-même saccager tout votre club.

« Comme on ne s'était aperçu de rien, la première fois, j'ai décidé de prendre l'argent. Mais j'avais une idée en tête. J'ai demandé à cinq magasins de m'engager pour porter les ordres. Je veux tout rembourser.

Diane demanda :

– Pourquoi n'as-tu pas suivi ta mère ?

Il murmura :

– Maman !

– Oui, tu aurais été mieux avec elle ?

– Non.

– Ah !

– Papa ne buvait pas, avant, mais maman a rencontré un homme. Un jour, papa est revenu à la maison, il était malade, et l'homme était là. Je ne sais pas au juste ce qui se passait, mais papa était tellement fâché.

– Tu n'étais pas là ?

– Non, j'étais à la classe. Quand je suis

revenu, maman était seule. Papa l'avait frappée.

– Et où était allé ton père ?

– Il est entré très tard dans la nuit et il avait pris beaucoup de boisson.

– Ah !

– Puis, à partir de ce jour, il but presque tout le temps, et il frappa maman, souvent, jusqu'à ce qu'elle s'en aille avec l'autre homme.

– Il est venu la chercher ?

– Non, mais elle avait laissé une lettre sur la table. Je l'ai lue. C'était écrit qu'elle n'aimait plus papa, que la vie était devenue impossible et que je pouvais aller la rejoindre. Elle s'en allait rester avec celui qu'elle aimait. Elle devait me téléphoner.

– Elle t'a appelé ?

– Oui, mais j'ai refusé de lui parler.

Diane soupira :

– Quelle triste histoire !

Elle demanda à Michel :

- Tu serais prêt à tout raconter à la police ?
 - Mais on va arrêter papa.
 - Il le faut, Michel. C’est pour son bien. Toi, je te trouverai un endroit pour rester, ne crains rien.
 - Papa va m’en vouloir si je parle.
 - Non, quand il sera dégrisé, il ne t’en voudra plus. On le condamnera à quelques mois de prison. Quand il sortira, nous l’aiderons.
- Michel se mit à pleurer.
- Je ne sais plus que faire.
 - Il faut que quelqu’un soit puni pour ce crime-là. C’est toi qui as volé, on te forçait à le faire. Tu n’es pas réellement coupable.
- Enfin, Michel se décida :
- Appelez la police !

*

- Où est ton père, dans le moment ? demanda

le sergent de police.

– Je ne sais pas.

– Ne craignez rien, sergent, je sais où se trouve monsieur Aubin. Il y a quelqu'un qui le surveille. S'il n'est pas à la taverne, j'aurai des nouvelles très bientôt, fit Diane.

Les policiers montèrent dans leur voiture. Diane emmena Michel dans la sienne. Elle regarda sa montre.

– Tu n'as pas beaucoup mangé.

– Je n'avais plus faim.

– Tu vas retourner à la classe. Ce soir à quatre heures, tu chercheras ma voiture. Ne crains rien, je serai là.

– Bien, mademoiselle. Mais il y a l'argent...

– La police va forcer ton père à tout remettre. Il y a sûrement certaines choses qu'il peut vendre. Il n'est pas pour garder sa chambre.

– Il a un poêle, un frigidaire, deux lits..

– Tu vois.

– Alors on va rembourser le club ?

– Oui, et personne à part Denis n’est au courant de l’histoire et Denis ne parlera pas, sois-en assuré.

On trouva Aubin à la taverne. Il était ivre-mort. Il protesta un peu quand les policiers voulurent l’emmener.

On lui dit alors :

– Votre enfant a tout raconté. Pour votre bien, monsieur Aubin.

– Ah ! le petit m... attendez que je mette la main dessus.

– Vous n’aurez pas cette chance, car vous passerez plusieurs semaines derrière les barreaux.

*

Diane conta toute l’affaire aux Trottier.

– Comme vous voyez, madame Trottier, il ne faut pas mettre le blâme sur le dos de Michel. Son père, et surtout sa mère, sont responsables de ces événements.

– Vous avez raison.

Trottier demanda :

– Avez-vous trouvé une place pour le petit ?

– Oui, Denis l’amène demeurer chez lui. Ses parents ont consenti. Ils n’ont qu’un enfant, et ils auraient, aimé en avoir plusieurs.

– Alors tout finit bien ?

– Oui. Il ne reste plus qu’à rembourser l’argent dans la caisse. On a trouvé vingt dollars sur Aubin. Ou touchera le reste bientôt.

– Et Aubin ?

– Il aura au moins six mois. Comme au fond, ce n’est pas un mauvais diable, il pourra réfléchir. À sa sortie de prison, nous serons là pour l’attendre, lui trouver une position, l’aider.

*

Diane avait repris son travail routinier à l’Entraide.

– On dirait que ça devient moins intéressant.

Les principales enquêtes étaient terminées, il ne restait que des cas ordinaires, des cas urgents, sans doute, mais faciles à régler.

Elle songea à la proposition de Brown.

– Je me demande s’il va m’écrire.

Diane pouvait demander un congé à Hector Bercy. Il ne le lui refuserait certainement pas.

– J’ai travaillé presque jour et nuit pour l’Entraide. Un ou deux mois de congé, je lutterais, je voyagerais...

Diane semble bien décidée à accepter la proposition de Brown.

Mais ce dernier lui écrira-t-il ? Et Bercy acceptera-t-il de donner un congé de plusieurs semaines, à son bras droit ?

Ne manquez pas la semaine prochaine, une autre tranche du roman de l’année, **DIANE LA BELLE AVENTURIÈRE**.

Cet ouvrage est le 469^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.